



Le cavalier pâle

Fragment des tapisseries de l'Apocalypse au château d'Angers

4ème conte

« Le voyageur clandestin » par Jean-Paul Giorgetti

Il n'y a pas que le mauvais temps qui fait gémir l'humanité...ainsi finissait le troisième conte.

L'humanité avait oublié depuis des décennies les inondations, les tempêtes, les sécheresses, et continuait à vivre, toujours plus vite, toujours plus fort, toujours plus grand...l'argent circulait d'un bout à l'autre de la planète faisant les riches devenir plus riches et les pauvres plus pauvres...Les grands se réunissaient régulièrement en fanfare promulguant des principes immuables mais ignorant volontairement et sournoisement la réalité de la nature...alors que dans le même temps les petits hurlaient derrière des mots d'ordre pour essayer de se faire entendre...Quelques voix leur répondaient : mais il n'y pas assez de richesses, pas assez d'argent, il faut travailler plus...sinon nous irons en récession et comment payer vos salaires, vos allocations. Gilets fluorescents sur le dos ils essayaient de continuer à y croire...mais le monde tournait sans s'essouffler et comme bien souvent il aura fallu qu'un nouvel événement, un autre cataclysme vienne bousculer ses états et leurs habitants pour que la raison du plus fort ne soit pas la meilleure.

Et cette fois-ci le monde lancé comme un bolide dans sa course folle, ce monde dont certain pourtant avait bien vu qu'il courait à sa perte, mais dont personne ne trouvait le bouton « arrêt d'urgence », cette gigantesque machine a soudainement été stoppée net, du nord au sud, de l'est à l'ouest.

A cause d'une toute petite bête, invisible à l'œil nu, une petite chose appelé virus pour chambouler et créer un charivari silencieux et implacable. Quelle ironie du sort, un tout petit pour arrêter le monde et déboussole ses habitants. Il commença son existence dans l'empire du Milieu. Sournoisement, lentement tel un cheval de Troie puis de plus en plus agressif, il affecta tous les habitants d'une mégalopole...Le pouvoir local d'abord désarmé devant les malades qui commençaient à affluer vers les hôpitaux donna l'ordre aux habitants de se calfeutrer, de ne plus sortir de chez eux, presque d'arrêter de respirer pour endiguer la contagion. Ceux qui pensaient braver l'interdiction reçurent des amendes, puis des coups de bâton. La fièvre, la dysenterie, les maux de tête, les irritations cutanées étaient les signes de ce virus. D'où venait-il ? la marque serait -t-elle d'un dragon libéré de la fracture due à la fonte du permafrost à

la frontière de la Sibérie ; plausible...mais vite les chercheurs en blouse blanche, gantés et casqués comme des cosmonautes informèrent le monde entier qu'un petit carnivore, le pangolin se baladant sur un marché de la ville de Wuhan, avait servi d'hôte intermédiaire entre des chauves-souris et des humains. D'autres pensèrent différemment : il était issu en fait d'une guerre biologique déclenchée à partir d'un laboratoire expérimentant sur les virus pour lancer des attaques d'un genre nouveau.

Les pages d'écritures sur ce sujet non élucidé commencèrent à inonder le monde ...chacun sa théorie, chacun sa vérité...et pendant ce temps des milliers de personnes mouraient sans que l'on sache quoi faire.

Le virus passa la frontière, devenu un cavalier pâle, un voyageur clandestin introuvable sans papier officiel et laissant au fur et mesure de son voyage des traces dévastatrices. Aucune organisation officielle pour l'accueillir et lui lister ses droits et ses devoirs. Aucune parade pour stopper son carnage...et les pays les uns après les autres constatèrent avec effroi l'état sanitaire de leur population sans distinction de race, de sexe, d'âge, de religion ou de classe sociale.

Il fut baptisé Covid_19.

Une seule mesure urgente s'imposait : Confiner ! Confiner,... vous dis-je !

C'est ainsi que de l'est à l'ouest, du nord au sud, hommes, femmes, enfants, chiens et chats, perroquets et perruches, souris blanches et cochons d'inde furent enfermés dans leur mur en attendant les consignes seigneuriales qui viendraient leur annoncer la suite des événements. Finis l'école, les magasins, les garages, les usines, les ateliers, l'administration, les avions, les trains, les voitures, les bateaux, les théâtres, les opéras, les cinémas, les bars, les restaurants, les stades...La vie s'était arrêtée et avait changé de cap. A l'annonce de cet état de siège, les plus malins quittèrent les villes pour aller s'abriter dans des campagnes où la verdure attrayante offrait une hospitalité généreuse. L'oxygène y était plus sain, la proximité des fermes permettant de s'alimenter qualitativement.

Combien de temps cela allait-il durer ? nul ne le savait encore, un mois, deux ou plus encore et les rumeurs commencèrent...la peur pris le dessus...Les messages des politiques commencèrent à inonder les cerveaux affolés. Les discours des journalistes gravitaient en boucle sur des chaînes exclusivement dédiées à l'évènement de ce siècle nouvellement entamé et déjà bien amoché. Les spécialistes en blouse blanche lançaient des appels – *restez chez vous – portez un masque – lavez-vous les mains – éternuez dans votre coude ...nous n'avons plus de blouses, plus d'équipements spéciaux, plus de masques, plus de gants, plus de savons, plus de solution hydroalcoolique, etc...*D'éminents scientifiques annoncèrent la recette miracle mise au point en un temps record pour guérir, d'autres tout aussi éminents influencèrent pour dire que la recette n'était pas la bonne.

Qui croire ?

Il fallut pourtant organiser : dépister ceux étaient affectés, protéger ceux qui ne l'étaient pas encore, soigner les malades, veiller sur les plus faibles, nourrir une population inquiète, faire l'école sans y aller, travailler sans se rendre au travail. Enterrer les

premiers morts sans vraiment pouvoir faire son deuil. Le monde était devenu une termitière dont les hôpitaux servaient de hub : on y entrait souvent en ambulance, on y était parqué dans un secteur dit covid, pris en charge, parfois intubé lorsque l'état le nécessitait, et avec l'aide d'une lumière invisible au bout de quelques jours ou semaines on pouvait ressortir, pas très glorieux mais vivant. Les journaux annonçaient cela comme des victoires comme celles des guerriers qui arpentaient jusqu'au bout du bout les champs de bataille au péril de leurs vies. Les sourires alors s'affichaient et pour sanctifier ces instants le peuple se donnait un rendez-vous aux balcons de leurs appartements juste avant la nuit pour les célébrer et les remercier par moult tam-tam, applaudissements, sons de cor, battement de casseroles. Sonnez trompettes de la renommée ! Tous les siècles ont eu leurs héros. Ceux d'aujourd'hui sont des inconnus en blouses blanches, vertes ou bleu. Et les remerciements ne s'arrêtent pas là : le matin de bonne heure pour les éboueurs, puis les postiers, les boulangers, les chauffeurs de bus, les élus de proximité et ainsi de suite. Oui, j'ai bien écrit les élus, ceux de terrain, car dans cette longue traversée du désert, les hommes redécouvrent le sens du service de l'État, du dévouement et du Bien Commun. Ils applaudissent toutes celles et ceux qui, d'une manière ou d'une autre, sont au service de leur prochain.

Et cela s'appelle la gratitude.

Les peuples dans cette morosité découvrent de nouveau les valeurs oubliées. Confinés, ils réfléchissent parfois en riant en pensant à l'avant de cette attaque microbienne, lorsqu'ils étaient devenus les esclaves d'une machine financière qu'ils avaient eux-mêmes créée, cette poigne despotique broyant des vies humaines et saccageant la planète. Ils rêvaient alors qu'après, ils remettront l'homme au centre de tout parce qu'aucune vie ne mérite d'être sacrifiée au nom d'un système, quel qu'il soit.

Et cela s'appelle la justice.

Peut-être même qu'ils rêvent à une nouvelle la Constitution dans laquelle il sera écrit : « qu'on ne peut pas tout acheter, qu'il faut faire la différence entre besoin et caprice, entre désir et convoitise » ; ils se rappellent alors que les arbres ont besoin de temps pour pousser et que le temps qui prend son temps est une bonne chose. Dans ces instants ils comprennent qu'ils n'ont jamais été et ne seront jamais tout-puissants et que cette limite, cette fragilité inscrite au fond de leur être est une bénédiction puisqu'elle est la condition de possibilité de tout amour.

Et cela s'appelle la sagesse.

Plus le confinement avançait dans le temps, plus le virus semblait perdre de sa force. Sa faiblesse redonnait de l'espoir. Alors les hommes commencent déjà à rêver qu'ils pourront transformer tous les groupes WhatsApp créés entre voisins, entre amoureux de la musique, du sport, de la méditation pendant cette longue épreuve, en groupes réels, de dîners partagés, de nouvelles échangées, d'entraide pour aller faire les courses ou amener les enfants à l'école, de prendre soin des autres.

Et cela s'appelle la fraternité.

Rêver au monde d'après... voilà qui occupaient bien les esprits. Rêver de son pays, de sa douce terre de liberté. C'est pour elle que les hommes chantent. Ils chantent pour que sur les flancs de chacune des montagnes, pour que sur les vagues de chacun des océans, sonne la cloche de la liberté. Libre... libre et vainqueur de cette sale petite bête !

Et quand l'heure de la victoire sonnera, que cet immonde microbe aura été anéanti ils se souviendront pour un temps que ce virus s'est transmis avec acharnement entre eux sans faire de distinction de couleur de peau, de culture, de niveau de revenu ou de religion. Simplement parce qu'ils appartiennent tous à l'espèce humaine. Et de cela ils auront appris que s'ils peuvent se transmettre le pire, ils peuvent aussi se transmettre le meilleur. Simplement parce qu'ils sont humains.

Et cela s'appelle l'humanité.

Alors le cavalier pâle se retira, une nouvelle fois vaincu par l'Amour en humanité.